

# Le Messenger

Charles Stevenson Wright



PAR CES NUITS DE PRINTEMPS, je traîne sur le perron, devant la porte de mon immeuble. Ces putains et voleurs de gitans, mes plus proches voisins, font comme moi. Leur clientèle est exclusivement masculine. Avec sa figure ocre, ses anneaux d'oreilles en or, la bourse brodée de perles qui se balance sur sa hanche et sa large jupe de soie, la Mamma a grande allure. Elle est assise sur son trône, la marche du haut. L'autre jour, elle est allée en prison et a eu les honneurs du Daily News. Elle avait truangé un flic en civil et, coincée, avait essayé de l'acheter avec dix dollars. Les gosses des gitans eux aussi rôdent dans la rue. La gamine a cinq ans, le garçon six. Ils vendent des fleurs en papier. Un pigeon qui se balade avec une fille donne dix cents au gosse et lui dit de garder la fleur. Il prend le bras de la fille et ils s'en vont en riant, tout fiers d'explorer les bas-fonds. Le gosse au doux visage me regarde et marmotte entre ses dents : « Pauvres cons ». La petite fille, quand son visage est propre, semble avoir été mise au monde pour porter une robe de communiant. Elle travaille les hommes avec sa figure d'ange triste ; les larmes coulent de ses yeux comme une douce pluie. Pour autant, la plupart des types ne sont pas dupes ; alors elle bondit et leur donne

une tache sur les fesses, toujours sur la poche-revolver, celle où niche le portefeuille.

J'habite la 49<sup>e</sup> Rue, entre la Sixième et la Septième Avenue. Cette rue, avec son vertigineux mélange de couleurs, c'est vraiment le songe d'une nuit de printemps. Restaurants français, restaurants chinois, cars panoramiques de la Gray Line, bars à jukebox avec une clientèle de soldats, de marins et de prostituées lesbiennes, parkings et garages pleins de clients revenant du théâtre. Et puis hôtels pour touristes.

Je regagne mon appartement, cinq étages plus haut. Là, plus rien ne me cache le ciel nocturne lourd, brodé de néon rouge orange. Une nappe fuligineuse pèse sur les immeubles. L'Empire State Building émerge de la vapeur comme un obélisque géant; le reste semble une toile embrumée du Greco. Dans le brouillard, les maisons basses paraissent anguleuses, surréalistes.

Ici, dans la pénombre de ma chambre, je me sens envahi par la peur. Suis-je bien aux États-Unis? Les objets qui m'entourent, chaises, tables et divan, pourraient ne pas être américains. Pas plus que cette chambre ils n'appartiennent à un pays déterminé. J'ai toujours aimé croire que je n'étais pas trop loin du cœur des États-Unis (je possède 25 dollars en bons du Trésor!) et je suis fier de presque tout ce qui est américain. Pourtant, je me noie dans ce champ de maïs vert. Les hectares s'étendent à l'infini. Je n'ose pas bouger. Ce pays m'a ouvert le crâne d'un coup de bec de son aigle d'or. Quels que soient mes efforts, les morceaux ne se recollent pas. Et mon vieil immeuble au cœur de Manhattan attend en silence la pioche du démolisseur, mon vieil immeuble et les deux pièces et demie qui m'ont abrité pendant deux ans. Une chambre avec vue: la silhouette magique que Manhattan

découpe dans le ciel de New York, et tout ça pour cinq dollars par semaine parce que j'ai des relations.

J'étais perdu dans ces pensées lorsque le gardien de la baraque a débarqué. J'ai levé les yeux. Du sommet de son crâne, une raie parfaite, sans un cheveu de travers, descend jusqu'au creux de sa nuque comme la grande ligne qui partage un zèbre en deux.

— Pourquoi diable tu restes assis comme ça dans le noir, Charlie? T'es saoul ou quoi?

J'ai demandé :

— Tu veux une bière ?

Le gardien se tenait immobile, la main sur la poignée de la porte. Je ne voyais pas ses yeux, seulement ses lunettes à monture d'acier. Mais j'avais l'impression qu'il me regardait fixement. Finalement, il a lâché :

— Faut que tu démenages, Charlie. Il y a quelqu'un qui n'arrête pas de nous dénoncer au proprio. Et ça me met dans le pétrin.

— Ça doit être les gens d'à côté. Ils ont envie de l'appartement.

— Ouais. Mais l'office du Logement a décrété que cet appartement ne pouvait pas être reloué tant qu'il ne serait pas aux normes. Alors un type de l'administration vient demain et il faudra que tu fasses comme d'habitude.

— O.K. Tu ne veux vraiment pas une bière ?

— Non.

Et voilà. Demain, je dois emballer toutes mes affaires. J'en planquerais une partie chez les gens qui crèchent au numéro 7 et je collerais le reste chez la mère de Maxine, qui habite au deuxième étage. Je répandrai de la poussière au sol, je fermerai soigneusement les volets, je jetterai des

mégots et des vieux journaux un peu partout et j'enlèverai le matelas du lit.

Rien n'est éternel. Je me souviens de l'avoir dit à Shirley. Ce jour-là, elle m'avait téléphoné pour me souhaiter en retard un joyeux anniversaire. La date lui était simplement sortie de la tête. Oh, elle est chouette. Quand elle a envie de passer, elle me le fait savoir. «Eh bien, viens, mon poussin, lui avais-je répondu, je vais te faire attendre cinq heures sur le perron comme à Pâques.» Elle avait raccroché aussi sec. Nous nous disputons et nous nous réconcilions depuis plus de deux ans maintenant. C'est ce qui arrive quand les gens se cramponnent au squelette de ce qui fut un amour.

Il faut que je pense à ne pas balancer mes mégots dans les gogues du palier. J'en aurai besoin pour donner à ces pièces un air inhabité. Je balaierai et je réemménagerai quand le représentant de l'office du Logement sera venu... et reparti.